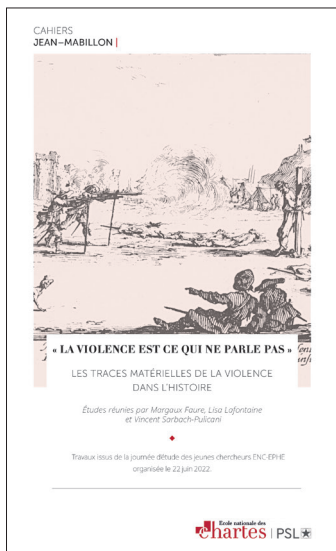




« LA VIOLENCE EST CE QUI NE PARLE PAS »

Les traces matérielles de la violence
dans l'histoire

Travaux issus de la journée d'étude des
jeunes chercheurs ENC-EPHE organisée
le 22 juin 2022.

Études réunies par Margaux Faure,
Lisa Lafontaine et Vincent Sarbach-Pulicani.

École nationale des chartes

Date de mise en ligne : juillet 2025.

*Contenu mis à disposition selon les termes de la licence
Creative Commons : attribution, pas d'utilisation
commerciale, pas de modification.*

« Une tristesse pénible dont l'esprit
a peine à s'affranchir. » Écrire la
violence de la guerre : constructions
mémoires et stratégies d'écriture
des soldats français pendant l'expé-
dition de Formose (1884-1885)

par ARSÈNE DONADA-VIDAL ♦

« Une tristesse pénible dont l'esprit a peine à s'affranchir. »

Écrire la violence de la guerre : constructions mémorielles et stratégies d'écriture des soldats français pendant l'expédition de Formose (1884-1885)

ARSÈNE DONADA-VIDAL ♦

Au mitan de l'année 1894 paraît un ouvrage clé de l'historiographie de la guerre franco-chinoise. *L'expédition française de Formose, 1884-1885*¹ est appelé à devenir l'ouvrage de référence sur cette opération militaire. L'auteur, le capitaine Eugène Garnot, entendait en faire la difficile synthèse. Or, parmi les nombreux éloges faits à cette publication, se glisse un court entrefilet passé largement inaperçu dans *Les tablettes des Deux-Charentes* du 18 septembre 1894, dont l'auteur, anonyme – le commandant Paul Thirion –, accuse Garnot de n'avoir pas suffisamment retranscrit la violence et l'horreur de cet hiver 1884-1885. Et pour cause : Garnot n'est arrivé à Formose que le 26 janvier 1885. Interpellé, un journaliste interroge en novembre 1894 le lieutenant-colonel en retraite Bertaux-Levillain, ancien chef du corps d'armée. Celui-ci appuie la critique de Thirion, et le journaliste écrit alors : « L'horreur de cette situation a échappé en partie à l'auteur de l'ouvrage *L'expédition de Formose*, puisqu'il n'était pas sur les lieux pour l'apprécier, et si, plus tard, des conversations de bivouac lui en ont fourni l'esquisse, son esprit n'a pu que s'en assimiler imparfaitement l'étendue². »

La difficulté méthodologique du témoignage de guerre comme source de l'historien est sujette à discussions, dont celle, toujours active, ouverte par Jean Norton Cru en 1929 à propos des témoins de

¹ Eugène Garnot, *L'expédition française de Formose, 1884-1885*, Paris, 1894.

² Paul Thirion, *L'expédition de Formose : souvenirs d'un soldat*, Paris, 1898, p. 99.

la Grande Guerre³. Elle se pose dans le cadre colonial de façon toute particulière. En août 1884, en pleine conquête du Tonkin et alors que les tensions et affrontements frontaliers avec la Chine (qui revendique sa suzeraineté historique sur l'Annam et le Tonkin) atteignent leur paroxysme, le gouvernement Ferry a une idée : prendre Keelung (Jilong, 基隆) en un temps record, occuper la ville et ses charbonnages, et faire pression sur la Chine afin d'obtenir un traité favorable à la présence française dans ce qui sera l'Indochine, dans le cadre de ce que l'on appelle à l'époque une « politique des gages ». Six mois plus tard, le corps expéditionnaire français est pris dans le « guépier de Formose », et n'a réussi à occuper que la ville de Keelung. Harcelées dans des affrontements en terrain hostile, l'épuisement moral et physique extrême des troupes qui se sentent abandonnées de la métropole se traduit par des actes et événements d'une grande violence.

De nombreux combattants ont ressenti le besoin, sur place ou à leur retour, de coucher par écrit ce qu'ils ont vécu. Mais dès lors, en tant que témoin et acteur, comment rendre compte de ces souvenirs caractérisés par l'absence d'un droit de la guerre (mis à part pour le transport de matériel, l'ordre est donné de ne pas faire de prisonniers ; beaucoup seront exécutés sommairement, même si le cas par cas domine dans le sort de ces derniers) et par le caractère informel de cette expédition, qui a pu être vécue comme un échec ? Comment les soldats rationalisent-ils leur violence ? Et, surtout, quelles stratégies d'écriture adoptent-ils dans leurs récits et comment ceux-ci résistent-ils à la confrontation avec, d'un côté, différentes relations des mêmes événements, et, de l'autre, les sources archivistiques ? Le récit étant par définition une construction, quelques exemples ici présentés montreront que les ego-écrits de l'expédition de Formose font preuve au niveau macro d'une réelle homogénéité, mais qu'ils peuvent se nuancer au niveau micro par la présence de points de cristallisation dont les descriptions présentent d'intéressantes divergences ou convergences.

³ Jean Norton Cru, *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants* édités en français de 1915 à 1928, Paris, 1929.

I. Le corpus étudié : première analyse d'ensemble

Le corpus étudié regroupe vingt-deux auteurs pour vingt-huit récits (voir annexe), certains auteurs ayant écrit plusieurs témoignages. Dix-neuf de ces auteurs sont français, douze soldats, cinq médecins, un ingénieur hydrographique, un commissaire de la Marine. Il a été choisi de distinguer les témoignages publiés du vivant de l'auteur des témoignages publiés de façon posthume ou restés inédits. Le corpus des vingt-quatre témoignages français présente ainsi treize publications du vivant de l'auteur (sept ouvrages de « mémoires », six ouvrages à visée scientifique, une correspondance), et onze récits publiés à titre posthume ou non encore publiés (trois carnets ou journaux, sept correspondances, un ouvrage de « mémoires »). À ces vingt-quatre témoignages français s'ajoutent quatre témoignages de trois auteurs étrangers (un marchand britannique, un missionnaire canadien et un Américain employé par l'armée chinoise), soit deux autobiographies publiées du vivant et deux journaux intimes, l'un publié du vivant de l'auteur et l'autre de façon posthume. Le choix de ce corpus est arbitraire, non exhaustif et critiquable (notamment en raison de l'absence de points de vue en chinois) ; il constitue cependant un échantillon représentatif des différents témoignages français, les trois auteurs étrangers permettant non seulement d'apporter un regard extérieur, mais aussi de montrer des contre-exemples frappants de stratégies d'écriture différentes. Pour les ouvrages dont la narration commence avant le mois d'août 1884, seule la période antérieure a été prise en compte dans la collecte des données. Les témoignages sont divers, certains ne prétendant parler qu'au nom de leur auteur, d'autres proposant une voix d'écriture plus large. Certains placent ainsi la focale sur l'escadre d'Extrême-Orient, d'autres sur le Tonkin ou Formose.

Afin de visualiser le travail d'ensemble effectué sur le corpus textuel, il a été décidé de produire quatre graphes d'analyse de réseaux représentant la transmission de l'information dans les témoignages de la guerre (fig. 1 à 4). Les graphes (dont le code qui les a générés est *open source*) sont accessibles en ligne⁴.

⁴ Arsène Donada-Vidal et Gaspard Donada-Vidal, « L'expédition de Formose, 1884-1885 » : *Showing the Relations between Various Sources with a Directed Graph*, 2022. Nationalités, Fonction, Bateaux, Natures, Publication, en ligne : <https://g-dv.gitlab.io/formosa/>.

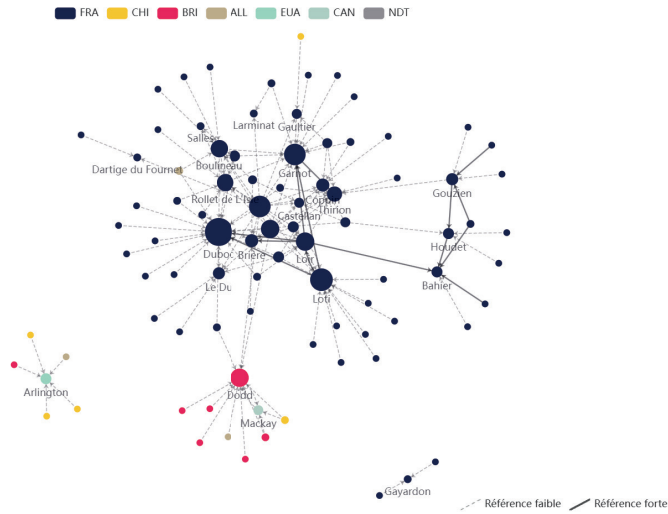


Fig. 1 | Auteurs (nœuds nommés) et leurs sources assumées (nœuds non nommés), selon la nationalité dans les témoignages de guerre.

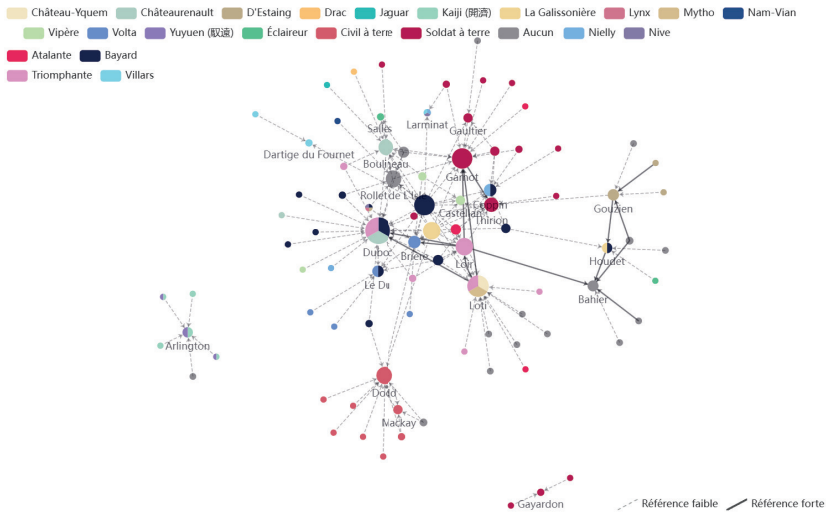
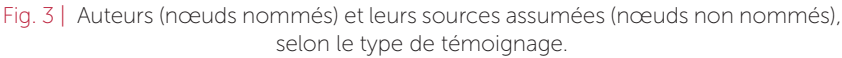


Fig. 2 | Auteurs (nœuds nommés) et leurs sources assumées (nœuds non nommés), selon le lieu de résidence (bateau) pendant l'expédition.



Chaque auteur est représenté par un nœud nommé, et, lorsque l'auteur affirme dans son témoignage recevoir une information orale ou écrite (la majorité étant orales) de la part d'un individu qu'il nomme explicitement, une ligne lie désormais cet individu (nœud non nommé) à cet auteur. Par conséquent, loin de représenter la *réalité* de la transmission de l'information au cours de la guerre (*viz.* « qui informe qui de quoi », ce que l'on ne pourra jamais savoir), le graphe représente de qui les auteurs *avouent* explicitement, dans leurs écrits, recevoir une information qui va par la suite influencer sur leur récit. Cette propension à citer et nommer ceux qui lui apportent une information sera appelée le degré de timidité d'écriture de l'auteur.

Quelques premières remarques sommaires peuvent être tirées de cette analyse macroscopique. La première, c'est la tendance des Français à ne pas nommer leurs informateurs étrangers, pourtant nombreux (interprètes chinois, pilotes et consuls anglais, espions, etc.).

Il y a aussi « l'endogamie » des auteurs, recevant leurs informations de personnes avec qui ils vivent au quotidien (même bateau, compagnie).

Quelques auteurs écrivant après la guerre avouent non seulement tirer leurs informations d'autres soldats ayant pris part à l'expédition, mais aussi s'appuyer sur les autres écrits déjà publiés (par exemple, Garnot cite abondamment les mémoires de Maurice Loir, lui-même citant divers rapports publiés pendant ou après la guerre ; Émile Duboc cite un article de Pierre Loti⁵, etc.) – cette situation est représentée par une ligne pleine non pointillée.

Le genre du témoignage joue aussi : les correspondances privées sont souvent plus avares à citer d'autres personnes que les carnets ou les publications.

Le graphe permet de présenter les degrés de timidité de certains auteurs. Rollet de l'Isle, par exemple, du fait de son statut particulier de scientifique, a logé sur presque tous les bateaux de l'escadre, bénéficiant d'un important réseau de contacts haut placés et entretenant une vie sociale riche. Ses mémoires, prolixes en détails, citent pourtant relativement peu d'autres personnes comme source d'information.

5 Émile Duboc, *35 mois de campagne en Chine et au Tonkin*, Paris, 1886, p. 311.

II. La question de l'authenticité des témoignages : le cas du *Mousse de l'amiral Courbet*

Le renouveau des études sur les témoignages historiques montre que la question de l'authenticité d'un témoignage n'est pas conditionnée par son degré d'exactitude avec la *réalité*. Au contraire, le mensonge, la manipulation, l'omission et les biais subjectifs constituent une part inhérente à l'écriture de soi et, en ce sens, comprendre *pourquoi et comment* l'auteur décide d'omettre certaines informations peut être davantage porteur de sens qu'un témoignage fidèle à la réalité. L'authenticité d'un témoignage n'est remise en cause que lorsque le document est une forgerie. Le corpus étudié n'en comporte vraisemblablement pas, mais un cas présente un intérêt particulier.

Le mousse de l'amiral Courbet se présente comme la retranscription des lettres envoyées par un jeune mousse à sa mère lors de la guerre, publiées pour la première fois dans les numéros 1 à 26 (1890-1891) de la revue *La Terre illustrée*, puis compilées en 1895⁶. Redécouvert par les chercheurs dans les années 2000, ce témoignage a été traduit en chinois et republié⁷. *La Terre illustrée* ne donne pas le patronyme (seulement un prénom : Jean) de ce jeune mousse âgé tout au plus de dix-sept ans et qui, par ses lettres, donne à lire un témoignage exceptionnel de la découverte de la violence par un jeune soldat, tuant pour la première fois. L'écriture naïve, sans filtre dans l'extrême violence des événements et particulièrement expressive du mousse permet de contrebalancer l'important biais de la représentativité des témoins. Les témoignages qui ont traversé les âges ou ont été publiés proviennent en très large majorité de soldats plutôt hauts gradés, marins, lettrés, et francophones (le corps de Formose était composé de troupes françaises : bataillon d'Afrique et troupes prélevées sur le Tonkin, mais aussi quasiment pour moitié de la Légion étrangère, où l'allemand était langue véhiculaire).

Il écrit, dans une lettre du 15 octobre, à un ami :

⁶ Jean L., *Le mousse de l'amiral Courbet*, Paris, 1895.

⁷ 鄭順德, 孤拔元帥的小水手, 中央研究院臺灣史研究所 ; Guba Yuanshuai De Xiao Shuishou (*Le mousse de l'amiral Courbet*), trad. Shunde Zheng, Taipei, 2004].

Quand on voit des Chinois, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de taper dessus ; et je te réponds que je m'en suis donné. [...] Quelle drôle de chose !... quand la lame a percé la chair, cela a fait floc ! et puis, un bruit de grésillement... [...] Tomber, c'était mourir... car ces bandits-là sont si bêtement féroces qu'ils s'arrêtent pour couper la tête de ceux qui sont par terre... c'est fait en un tour de main... mais pourtant ça les retarde... J'en ai cloué un comme ça sur le corps de mon camarade... c'est à cette brutalité stupide que nous avons dû d'en réchapper... [...] Le plus atroce, c'étaient ces flaques de sang qui restaient derrière nous... Cela n'avait pas l'air d'une victoire... Nous ne disions rien, mais nous n'en pensions pas moins... Tu sais, il y a des moments où le mieux, c'est de se taire⁸...

Le manque d'informations livrées par la revue sur l'authenticité de la source provoque des réticences à considérer comme véridique ce témoignage qui paraît parfois artificiel. Nonobstant, la masse de détails donnée est si importante dans certains passages qu'il semble impossible que son auteur ne fût pas allé à Formose. L'analyse et la confrontation avec les archives et autres témoignages montrent que l'auteur a bel et bien existé (Jean Le Du, dont le fils a d'ailleurs œuvré pour sa mémoire), sa correspondance aussi, mais que son témoignage a été retouché par la revue (sans doute par Charles-Lucien Huard⁹). Au-delà des corrections orthographiques évidentes, certains passages peuvent être considérés de manière quasiment certaine comme ajoutés (à l'aide de publications existantes de l'époque) ou tronqués, mais il est difficile de savoir dans quelles proportions le témoignage d'origine a été repris, les lettres originales ayant disparu. La source n'est donc pas intègre ; or, elle a été utilisée dans la littérature scientifique en éludant le problème méthodologique pourtant crucial qu'elle posait.

⁸ J. L., *Le mousse*..., p. 68-70.

⁹ Journaliste impliqué dans la question du Tonkin, notamment pour *La Terre illustrée*, ayant écrit une synthèse sur la conquête chez le même éditeur en 1886, et dont *Le mousse* reprend les gravures.

III. Un événement, plusieurs auteurs, plusieurs récits : l'exemple du pillage de Makung

Le 25 mars 1885, insatisfaite d'être bloquée à Keelung, la marine française s'empare des îles Pescadores (Penghu, 澎湖). Makung (Magong, 馬公), principale ville, est en partie rasée et pillée par une armée fatiguée et frustrée d'une guerre dont elle dénonce l'immobilisme. Cet événement – le pillage de Magong – n'est jamais abordé (à l'exception du cas particulier de Pierre Loti) par les écrits français. La volonté de garder l'archipel pour en faire une colonie française est en revanche partagée par l'intégralité des auteurs ; en ce sens, les témoignages sont homogènes. Néanmoins, la façon de narrer la violence de ce pillage diffère sensiblement entre eux. Cinq auteurs couvrant des approches différentes ont été sélectionnés, tous évoquant le mois de mai 1885.

Premier cas, l'omission totale. Émile Duboc, dans ses mémoires, omet simplement que la ville a été détruite. Tout au plus évoque-t-il les bombardements lors de la bataille des 23-25 mars 1885.

Deuxième cas, l'omission partielle d'André Salles (l'un des trois photographes de cette expédition).

Il note :

La population ne nous était pas hostile le moins du monde. À part Makung, aucun village ne fut détruit ni pillé ; aussi les habitants, bientôt rassurés, ne tardèrent pas à venir demander du travail comme coolies ou vendre des légumes, du poisson ou des bœufs¹⁰.

Maurice Loir va plus loin en couplant son omission des pillages à une vision particulière de la situation de la ville. Loin d'être présentée comme un amas de ruines, les opérations deviennent sous sa plume un assainissement hygiénique :

Vers la fin d'avril, quand les travaux les plus indispensables eurent été exécutés, le commandant en chef fit étudier l'assainissement de la ville. Sa malpropreté entretenait, si elle n'engendrait pas, l'algide et la fièvre typhoïde. On combla deux ou trois ruisseaux infects, on

¹⁰ André Firmin Salles, « À bord de *L'Éclaireur*, en escadre de l'Extrême-Orient », dans *Annuaire du Club alpin français, année 1885*, Paris, 1886, p. 325.

rasa les maisons sordides qui avoisinaient les cantonnements, on débaya les décombres, on perça de larges avenues, on répandit à profusion du sulfate de fer et de l'acide phénique, et, peu à peu, l'état sanitaire devint meilleur¹¹.

La fracture s'opère lorsque René Coppin, aide-médecin, écrit à sa mère le 5 juin 1885 :

Actuellement, Makung, village d'environ 10 000 habitants, n'est qu'un morceau de décombres et de même tout a été mis à feu et à sang : à cela est venu s'ajouter le pillage de tous les villages. Les forts sont sens dessus-dessous ; toutes les pièces de canons sautées [...] et les chinois ont laissé 600 cadavres sur le terrain [...]. Les champs sont labourés de fosses contenant des cadavres chinois, on ne peut faire un pas sans rencontrer des éclats d'obus¹².

Pierre Loti enfonce le clou dans son journal intime par une description sans concessions des pillages le 31 mai 1885 :

[C]ette ville de Ma-Kung que l'escadre a détruite — Toutes les maisons éventrées, brûlées ; des monceaux de débris — On marche sur les cassons de potiches, de parasols, les lambeaux de soie — Encore une odeur sinistre, bien qu'on ait fini d'enlever les morts — Les prisonniers chinois, ce qui reste des habitants, travaillant [...] — Des sculptures merveilleuses, des boiseries dorées, traînant par terre, en fagots pour être brûlés... [...] Un ensemble assez lugubre, un de toutes choses, avec des odeurs de mort — [...] Toute l'après-midi j'ai travaillé moi aussi à cette destruction, regrettant d'arriver si tard, enlevant des portes curieuses, arrachant des boiseries dorées et des chimères... [...] Dans les ruines de Ma-Kung, plus rien à prendre ; tout, fouillé, déblayé, vide — De grands feux qui flambent le soir, sentant le Chinois et le musc, consomment les derniers débris — À bord tout le monde s'habille, se chausse, avec des prises chinoises ; [...] Ma-Kung, toujours ce tombeau¹³.

À la page du 5 mai 1885, Pierre Loti écrit « nous avons mis cette ville... », mais le feuillet qui suit est manquant, enlevé *a posteriori*.

¹¹ Maurice Loir, *L'escadre de l'amiral Courbet : notes et souvenirs*, Paris, 1894, p. 275.

¹² Fonds René Coppin, musée national d'Histoire de Taïwan, lettre du 5 juin 1885, 2011.012.0193.0019.

¹³ Pierre Loti, *Journal*, t. II : 1879-1886, éd. Alain Quella-Villégier et Bruno Vercier, Paris, 2008, p. 600.

Pourquoi la mise en récit de leurs souvenirs a-t-elle pu provoquer de telles omissions, voire manipulations de la part de certains ? Il y a fort à parier que Loir est tout à fait sincère dans cette description, qui, au demeurant, ne contredit pas forcément les autres. En omettant le pillage pour se concentrer sur les travaux de la ville, Loir tente aussi de présenter l'abandon des Pescadores par le gouvernement honni de « Ferry-Tonkin » comme une erreur géopolitique fatale que la mémoire coloniale ne saurait oublier. Occulter cette violence particulière, c'est participer à la construction d'une mythification mémorielle d'expéditions coloniales présentées comme enrayées par une métropole embourbée dans les vicissitudes de la République opportuniste. Il est frappant de constater que les descriptions embellies, teintées de messianisme colonisateur se retrouvent dans les ouvrages publiés, tandis que les correspondances privées et les journaux intimes peuvent montrer un état de fait autre. Loin d'opposer entre eux des auteurs « réalistes » d'autres « idéalistes », on constate que tous partagent fondamentalement les mêmes idées (certains étaient amis), et sont amenés à adopter l'une ou l'autre stratégie en fonction du public auquel se destinent leurs œuvres. Les auteurs savent qu'ils ont un pouvoir sur la mémoire. Ce sont ces ouvrages publiés, voire même des *best-sellers* pour quelques-uns, qui façonnent l'imaginaire collectif de l'expédition coloniale au lointain, reléguée dans l'opinion publique à un épiphénomène de la grande conquête indochinoise.

IV. Un événement, un auteur, plusieurs récits : une prise maritime au sud de Taïwan

Les divergences du même récit entre auteurs se couplent à des divergences chez un même auteur. Ce point est d'autant plus marquant qu'il est alors possible de retrouver chez des soldats qui idéalisait la violence, le remords et la désillusion après l'avoir vécue. Ainsi, René Coppin qui, réduit avec son équipage à se nourrir uniquement de lard et de haricots en conserve pendant plus de soixante-seize jours, écrit à sa mère le 23 mars 1885 :

Mais en revanche, le jour où après avoir bombardé ces « Fils du Ciel », nous descendrons à terre, quel pillage nous leur ferons subir ;

nous nous promettons de nous gaver à leurs frais. Tu vois qu'actuellement notre ambition ne s'élève pas très haut ; nous ne rêvons plus que choux et carottes. Mais enfin il faut en prendre parti de la situation présente et attendre avec patience que le moment soit prospère pour les écraser et leur faire crier grâce¹⁴.

Cette rhétorique belliqueuse contraste avec ce qu'il écrit deux mois plus tard, le 8 juin 1885, au milieu des ruines de Makung, à sa mère :

C'est la première fois que j'assiste à une exécution mais j'espère bien que c'est aussi la dernière, je n'avais pas le choix, puisque j'étais commandé. La nuit suivante, je n'ai pu fermer l'œil, j'ai eu un cauchemar effrayant, je revoyais ces deux chinois attachés au poteau ; ils ont été très braves et n'ont pas eu un moment de faiblesse¹⁵.

Ces analyses *micro* permettent de donner plus de consistance à l'apathie de l'analyse *macro*. Si dégager des tendances générales est essentiel, il est notable que la multiplicité des parcours, la complexité inhérente de chaque individualité et les transformations radicales qui s'opèrent dans le parcours de chacun constituent en elles-mêmes la norme.

Le blocus complet de Formose proclamé, la marine française chasse, visite et détruit tout bateau tentant d'apporter armes ou munitions sur l'île. Si le bateau en contient, l'équipage est fusillé sur le champ et la jonque coulée. Le 21 janvier 1885, l'une de ces fréquentes visites, effectuée par le *Nielly* avec à son bord Coppin, tourne mal. La jonque ne répond pas aux appels du navire français, et bien qu'immobile et ne tentant pas de fuir, l'équipage chinois ne se présente pas sur le pont. Les batteries du *Nielly* canonnent la jonque. Coppin écrit à sa mère entre le 23 et le 30 janvier 1885 :

J'allais oublier de te raconter un incident de notre traversée, incident important car jamais de ma vie je ne l'oublierai. [...] Alors à ce moment on vit sortir au milieu des épars 10 ou 15 malheureux se racrochant à tout ce qui leur tombait sous les mains, c'est sans doute la peur qui les avait fait rester cachés jusqu'à la dernière extrémité

¹⁴ Fonds René Coppin, musée national d'Histoire de Taïwan, lettre du 23 mars, 2011.012.0193.0016.

¹⁵ *Ibid.*, lettre du 8 juin 1885, 2011.012.0193.0020.

et maintenant ils luttaien pour sauver leur peau, au milieu d'eux un mouton se débattait, un chat restait cramponné sur un morceau de bois. Nos canots essayaient de faire monter à bord la plupart de ces malheureux ; ils purent en sauver 11 ; quant aux autres on les voyait disparaître dans les lames ; on en voyait d'autres déjà à moitié morts ayant été blessés par les obus qui avaient éclaté à bord. Cette scène fut épouvantable et atroce, je voyais l'un des Chinois tenant un jeune homme dans ses bras et le soutenant sur un morceau de bois. Les matelots qui assistaient à cette scène poussaient des cris de joie, peut-être avaient-ils raison, car ils disaient une chose très juste, c'est que nous aurions été à la place de ces Chinois, au lieu de nous porter secours, ils auraient essayé de nous faire couler plus vite ou de nous sauver pour nous torturer ensuite. Je me souviendrai bien longtemps de cette scène, on a pu sauver le mouton mais ce malheureux avait reçu un éclat d'obus qui lui avait broyé une patte. Les 11 Chinois sont encore à bord ; du reste ils ont des compagnons car nous avons repris le soir une jonque sur laquelle ils étaient 23¹⁶.

La même semaine, entre le 21 et le 23 janvier, il décrit la même scène dans son journal :

Alors on vit une scène affreuse, des Chinois tués ou blessés s'en allant au courant de la mer, d'autres vivants poussant des cris épouvantables et se raccrochant à tous les débris de la jonque, une chèvre ayant la patte cassée se débattait sur la surface, un chat superbe resté sur une planche assez large poussait des mialements affreux. Les deux baleinières sauvèrent sept hommes, dont deux avaient reçu de légères égratignures provenant d'éclats de bois ou d'obus. Nous les gardons prisonniers à bord, on sauva aussi la malheureuse chèvre qui servit à les nourrir. Ils nous firent comprendre que sept des leurs avaient été tués par les obus ou noyés. Poursuivant alors notre route, nous arrivons à Tai-wan-fu, où nous trouvons le *d'Estaing* qui a, les jours derniers, coulé 33 jonques. On en fait maintenant un véritable massacre. Tout le monde est maintenant riche en tam-bours, en gongs et autres instruments trouvés à bord des jonques visitées avant de les couler¹⁷.

Plus enclin à l'émotion avec sa mère, Coppin, qui, au retour de la guerre, fera très largement lire son journal (peut-être envisageait-il sa publication), omet la scène de ses camarades justifiant leur

¹⁶ *Ibid.*, lettre du 23 janvier 1885, 2011.012.0193.0008.

¹⁷ *Ibid.*, *Souvenirs du Ton-Kin*, 1885-1886, vol. 2, p. 17 (21-22 janvier 1885), 2011.012.0193.0026.

amusement devant cette scène violente. Un mois plus tard, devant les mêmes canonnades, Coppin ne sera plus affecté. Autre point marquant : le nombre de Chinois rescapés passe de onze à sept. Simple oubli ? C'est peu probable, étant donné que les deux récits sont écrits la même semaine et qu'il semblerait que l'auteur commence, dans son journal, par écrire le début du mot « onze » avant de corriger celui-ci en « sept ». L'étude de ce corpus a mis en exergue quelques autres auteurs ayant écrits des récits de violence sous des formes différentes : Émile Duboc, Pierre Loti, George Mackay et Thomas Boulineau.

V. La violence comme cadre de la mémoire collective

Corinne Krouck, dans ses travaux sur les témoignages des combattants de 1870, analyse les mémoires de guerre comme se caractérisant par un « remarquable conformisme »¹⁸. Elle ajoute : « Retranscrire ses souvenirs de guerre consiste peut-être plus à marquer son ancrage dans le tissu social qu'à se singulariser¹⁹. » Cette analyse se retrouve d'une façon tout à fait exemplaire avec les souvenirs de guerre de Formose. Plutôt que de chercher à se différencier, les soldats écrivains rappellent volontiers leur respect scrupuleux des ordres, y compris dans la violence. Très peu d'écrivains justifient leur violence par la haine de l'Autre, au contraire la rangent-ils derrière le strict respect des ordres et « l'impérieuse nécessité »²⁰. La conclusion portée par cette étude est que les mémoires de guerre, apex de l'ego-écriture, ne sont pas des œuvres individuelles, mais bien collectives. Les souvenirs sont partagés, mis en commun en une version unique, marquée par la particularité d'un groupe social restreint construit autour de mythes vivaces et entretenus tels que : l'adoration et la sacralisation de l'amiral Courbet, la haine du gouvernement Ferry, la volonté univoque et ferme d'une grande bataille en Chine continentale, la colonisation des Pescadores, etc. Plus frappant encore, on retrouve dans toutes les œuvres – qu'importe la publication ou le type –, les mêmes

¹⁸ Corinne Krouck, « Stratégies d'écriture et représentations de la guerre : l'exemple des combattants de 1870 », *Sociétés & Représentations*, t. 13, 2002, p. 77.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Paul Thirion, *Souvenirs d'un officier de marine*, Paris, 1899, p. 120.



Fig. 5 | André Firmin Salles, *Kelung, la ville et la rade, vues d'au-dessus de la pagode du capitaine Cramoisy*, 4 février 1885, photographies sur plaque de verre de la Société de géographie, Bibliothèque nationale de France, 13x18 cm.

scènes très précises de violence (alors qu'elles ne manquent pas pendant la guerre) : l'épopée du soldat Clément-Jean Julaude, qui réussit à récupérer un drapeau français dans un camp récemment pris par l'armée chinoise pendant la nuit du 5 au 6 août 1884 ; les cadavres des noyés chinois remontant à la surface le lendemain de la bataille de Fuzhou (« une tristesse pénible dont l'esprit à peine à s'affranchir »²¹) ; la « petite dame en rouge », qui attire deux soldats français dans un guet-apens menant à leur décapitation ; la scène du pillage des tombes françaises par les locaux pour toucher la prime mise sur la tête des Français... et la scène des soldats organisant un faux enterrement d'un cercueil bourré d'explosif pour qui oserait piller les tombes, etc. Ces anecdotes si précises se retrouvent dans presque tous les récits, quand bien même quasiment aucun des auteurs n'y a participé en personne. La violence infligée aux soldats français est ainsi partagée.

²¹ M. Loir, *L'escadre...*, p. 124.



Fig. 6 | André Firmin Salles, À bord de *L'Éclaireur*. Pêcheurs chinois, pris sur des jonques, pendant le blocus de Tamsui : face n° 5, n° 6, 4 mars 1885, photographies sur plaque de verre de la Société de géographie, Bibliothèque nationale de France, 13x18 cm.

Ces anecdotes de violence, marquantes, forment ce que Maurice Halbwachs appelle les « points de repères » ou les « vertèbres fossilisées »²² de la mémoire collective, constitutifs de la « mémoire empruntée » d'un individu. Au fond, ce corpus de récits français agit comme une seule « méta-œuvre » tentaculaire qui se répond et se connecte, où l'on y retrouve des récits dits, répétés, écrits et réécrits, portés par les mêmes individus sans cesse cités et que la mémoire collective retient en une forme biaisée, propre de la mythification selon Raoul Girardet²³. Alors, si le récit mnémonique est un construit (bien démontré par la thèse de Corinne Krouck), il est bon de rappeler que le souvenir qui en est la base est aussi un construit, ainsi que

²² Maurice Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, 1925 ; rééd. Paris, 1994, p. 89.

²³ Théorisée entre autres dans son *Mythes et mythologies politiques*, Paris, 1986, et dans *L'idée coloniale en France*, Paris, 1972.

Halbwachs a pu le théoriser dans ses deux ouvrages fondateurs sur la mémoire collective²⁴ : « Nous ne nous apercevons pas que nous ne sommes cependant qu'un écho. [...] Ces souvenirs sont donc à "tout le monde"²⁵. » Si certains points cristallisent des visions différentes quoique portées par des auteurs aux idées identiques (à l'exemple de Makung), la grande majorité des récits de violences sont admirablement homogènes (fig. 5 et 6).

ARSÈNE DONADA-VIDAL

Archiviste-paléographe 4^e année (promotion 2025)

²⁴ M. Halbwachs, *Les cadres sociaux...*, et *La mémoire collective* (posthume, 1950) ; rééd. Paris, 1997.

²⁵ M. Halbwachs, *La mémoire collective*, p. 90.